

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 15 (1927)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Le cinquième siècle : la naissance de l'Europe  
**Autor:** Roux, R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-817319>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 26.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# ANNALES FRIBOURGEOISES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE  
DU CANTON DE FRIBOURG

XV<sup>me</sup> Année

N° 4

Juillet-Août 1927



## Société d'histoire du canton de Fribourg

### SÉANCE

du Jeudi 9 juin 1927, à 20 heures 15

à l'Hôtel Suisse, 1<sup>er</sup> étage.

Nouveau local de la Société d'Histoire.

### ORDRE DU JOUR:

1. Lecture du procès-verbal ;
2. Communication : *Trésors d'art disparus* par Henri Broillet, art-peintre.
3. Revision des statuts.

## LE CINQUIÈME SIÈCLE : LA NAISSANCE DE L'EUROPE<sup>1</sup>

par R. ROUX

secrétaire de l'Ambassade de France,  
ancien élève de la section philosophique de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

Il ne s'agit pas ici du cinquième siècle d'avant notre ère, l'âge de Pericles et de Cincinnatus qui vit la naissance

<sup>1</sup> Développement d'une conférence donnée à Fribourg, le 4 février 1927, sous les auspices du Comité des Conférences de la Grenette.

de la cité attique et de la cité romaine. Il s'agit du cinquième siècle de l'ère chrétienne, l'époque de crise universelle où la cité antique, élevée déjà par Auguste et Trajan à l'empire du genre humain, est transportée par saint Augustin dans le plan transcendant des choses spirituelles et se transforme en monde chrétien ou « cité de Dieu ».

Siècle singulier et complexe, plein du mystère de la masse impériale romaine agitée par des esprits nouveaux, âmes de nations naissantes, poussées d'innovations politiques, aspirations à des formes jusqu'alors inconnues de relations internationales... On se trouve en présence d'Etats mouvants et de temps mouvementés, où l'histoire a l'étrange sensation de perdre pied. Et cependant, c'est de ce mélange de décompositions et de recompositions simultanées que toute notre Europe est sortie.

On parle beaucoup aujourd'hui des destinées de l'Europe et de ses rapports avec l'Asie et l'Afrique. On se demande où vont respectivement les trois parties du monde ancien. Peut-être la question se poserait-elle mieux, et peut-être la réponse serait-elle moins inaccessible, si, au lieu de savoir où va l'Europe, on cherchait plutôt d'où elle vient, et quel antique passé impérial est à l'origine de la cohésion nécessaire des choses européennes, africaines et asiatiques.

Tel est ce côté politique et international du V<sup>me</sup> siècle que se propose cette étude. Elle laisse bien entendu tous les développements de philosophie ou de rhétorique, sur ce qu'on est convenu d'appeler la « décadence » de l'Empire, et sur les acrostiches qu'il aurait composés « en regardant passer les grands Barbares blancs ». Elle se bornera à mettre en relief un certain nombre de faits qui évoqueront en plein travail et en pleine lutte les trois générations dont la suite trace l'évolution du siècle.

De 400 à 430, une nouvelle génération impériale romaine, autour d'une nouvelle dynastie, celle de Théodose, essaie de fonder un nouvel empire avec de nouveaux horizons. Elle tente notamment de renforcer les grands sou-

tiens de son œuvre en Occident, les masses gallo-romaines et britanno-romaines, par un nouvel élément d'Empire, le fédéralisme germano-romain.

De 430 à 460, les idées théodosiennes de reconstruction du monde se heurtent à une véritable révolution européenne causée par l'action politique d'un Empire mi-européen, mi-asiatique, l'Empire des Huns.

De 460 à la fin du siècle, la civilisation impériale reprend son œuvre, mais sur des bases beaucoup plus larges qui comportent à la fois un centre d'inspiration politique générale à Constantinople, un centre d'inspiration religieuse universelle à Rome et un ensemble d'unités territoriales autonomes, à la fois émancipées et alliées de l'Empire, qui s'initient à la vie d'Etats et ouvrent l'ère moderne des nations.

## I.

La génération théodosienne, que le cinquième siècle commençant trouve responsable des affaires romaines, est loin de leur avoir causé cet abaissement qu'exprime le mot très arbitraire de « Bas-Empire ». Devant les faits, la distinction de l'Empire en Haut et Bas est bien artificielle. En réalité, l'histoire de l'Empire romain est une succession de renouvellements et de redressements en face de difficultés toujours renaissantes et imprévues. Sa politique est une illustration perpétuelle de la règle posée par Cicéron dans le *Pro Lege Manilia* : « Toujours adapter de nouveaux plans d'action aux nouveaux signes des temps <sup>1</sup> ». Cette formule essentiellement romaine d'ajustement des méthodes aux faits a inspiré bien des empereurs, et Théodore comme les autres.

Or le grand signe des temps, c'est la désagrégation de la cité. L'Empire romain était fondé sur la Cité, c'est-à-dire le petit Etat urbain avec ses organes autonomes, son gouvernement, son sénat, son assemblée du peuple, sa bourgeoisie riche dominant de haut les corporations

<sup>1</sup> Semper ad novos casus temporum novorum consiliorum rationes accommodare. — *Pro lege Manilia*, XX.

ouvrières et les districts ruraux, les *Pagi*. L'Empire réalisait ainsi une vieille idée grecque, la constitution d'une cité universelle (*l'œcumène*) par la confédération (la *sympolitie*) de villes libres formant une communauté république (un *Koïnon*, exactement le sens anglais de *commonwealth*). Autrement dit l'Empire n'était autre qu'une vaste république d'Etats-Unis, et son chef était un *Princeps*, c'est-à-dire un Président dont les pouvoirs émanaient non de prérogatives royales, mais de la volonté du peuple.

Mais ce président était investi de fonctions qui devaient tôt ou tard détruire l'armature même de toutes ces républiques dont il était le protecteur, l'arbitre et le dieu. L'empereur, parmi toutes ses dignités accumulées, avait le titre de tribun de la plèbe. Il se trouvait ainsi non seulement le premier magistrat d'une vaste société de républiques capitalistes et bourgeoises, mais aussi le défenseur suprême de toutes les plèbes du monde romain, les prolétariats urbains, les masses paysannes, en un mot les *Humiliores*, les Humbles, suivant l'expression du latin impérial.

Un jour vint où l'équilibre fut rompu entre les deux attributions de l'Empereur, celles du *Princeps* et celles du *Tribunus*. Les cités perdaient peu à peu leur ascendant. Leurs gouvernements se ruinèrent en constructions somptueuses, thermes, arènes, théâtres... Ils ne virent pas monter autour d'eux la force paysanne, dont le III<sup>me</sup> siècle consacra l'avènement: pendant soixante-quinze ans, l'Empire fut en état de siège contre la ruée des Barbares. Ce qui le sauva, ce ne fut pas le culte de la Cité, privilège d'élites et de lettrés, mais un sentiment nouveau, bien autrement énergique et prenant: l'amour de la terre, la terre en plein rendement telle que l'avait faite deux siècles de paix romaine, la terre en train de prendre figure de *terroir*, ce qui indique assez justement le mot *pagus*. Ce qui apparaît au premier plan de cet extraordinaire III<sup>me</sup> siècle, encore si mystérieux, ce ne sont pas des milices civiques comme au temps des Grecs, ni des armées de mercenaires comme

chez les Alexandrins, ni des troupes de métier comblées de confort et de moyens comme au temps de Trajan, mais de grandes masses de manœuvre de paysans-soldats, durs, têtus, souvent peu maniables, mais tenaces à couvrir des terres aux horizons inconnus de la Cité antique, terres britanniques, terres gauloises, terres espagnoles, terres danubiennes...

Le paysan sort vainqueur de cette épopée qui a sauvé l'Europe. L'autre vainqueur, c'est son compagnon de lutte, l'artisan, l'ouvrier, celui qui a forgé les armes et fabriqué les équipements dans les nouveaux arsenaux qu'a dû multiplier l'Empire. La cité, par contre, s'efface, se resserre, se résorbe : elle perd les vastes espaces libres, parcs, stades, villégiatures, dont elle était si fière. Elle s'entoure de murs pendant que sa puissance s'effrite en agglomérations paysannes (*burgi*, des *burgs* ; *villæ*, des hameaux autour d'une ferme, d'où les formes *villiers*, *village*, *weiler*, *wil*, etc. ; *vici*, d'où la forme *vic*, *vicq*, *vico*...) Le *bourg* et le *village*, expressions de la vie du *pagus* en occident, la *komè* et la *chôra*, leurs analogues en orient, succèdent à la cité comme cellules d'Empire. Et la cité perd jusqu'à son individualité et à son nom propre : on ne dit plus *Luletia*, mais *Parisii*. Les noms pluriels de beaucoup de villes de France (Paris, Tours, Rennes, Reims, Sens, Chartres, Arras, etc.) restent les témoins de cette révolution sociale qui a substitué à l'hégémonie du chef-lieu la prédominance des masses populaires.

La chute de la Cité comme unité politique a donc porté au pouvoir la classe des artisans et paysans, les adorateurs de dieux nouveaux, si différents du culte de la cité, Hercule, le dieu des corporations ouvrières et Mithra, le Soleil Invincible, protecteur des paysans et des armées, la grande divinité des III<sup>me</sup> et IV<sup>me</sup> siècles dont les mystères ont initié le monde rural et militaire aux responsabilités de l'ordre romain qu'il allait assumer<sup>1</sup>. On peut déploy-

<sup>1</sup> Ce point a été développé de façon très pénétrante par PAUL ADAM dans un petit livre paru en 1912, le « Taureau de Mithra » (Paris, Sansot).

rer la disparition de l'Empire des Cités, l'Empire des « villes d'or », comme on a appelé les vieilles cités impériales d'Afrique. Mais l'Empire des Paysans, son héritier, a eu très haute conscience des charges qui lui incombait. Les figures de ses dignitaires, qui apparaissent sur les bas-reliefs, les ivoires et les médailles de l'époque, sont frustes, lourdes, compassées, un peu gauches, mais ce sont tout de même des têtes de chefs.

Théodore est un de ceux-là, et il mérite bien de donner son nom au nouvel empire. C'est un pur terrien, un terrien d'Occident : il est né à Cauca, non loin de Ségovie, au cœur de l'Espagne, dans un de ces *castella*, ces castels de paysans riches qui ont fini par laisser leur nom à tout le pays, la *Castille*. Ce n'est pas un Méditerranéen : Cauca est orienté vers le Douro, et le Douro mène à l'Océan. « *Tuus Oceanus* », ton cher Océan, aime à lui dire un poète d'Empire, Clément. Il n'y a pas là seulement un mot de courtisan, mais la pensée profonde d'une époque. Théodore est un homme de l'Atlantique : les subtilités méditerranéennes ne le touchent pas. Son christianisme est dégagé de toutes les compromissions que les philosophies méditerranéennes ont fait subir à la foi apostolique sous le nom d'arianisme ou de manichéisme, les principales hérésies du temps. Théodore est l'empereur par excellence de l'orthodoxie catholique<sup>1</sup> : sa génération aura le goût profond de l'universalité par l'unité du dogme et le prestige de l'Occident chrétien. Déjà en 325, au concile de Nicée, les débats avaient été dirigés par un Espagnol, Osius, évêque de Cordoue. De 381 à 451, il n'y a pas moins de trois conciles œcuméniques, Constantinople, Ephèse, Chalcédoine, et chaque fois c'est la subtilité orientale, soit avec les Nestoriens, soit avec les Monophysites, qui sort vaincue des discussions.

En politique, même recherche de l'universalité fondée sur l'Occident. Théodore a rendu définitive, en 395, la

<sup>1</sup> *L'Histoire de Théodore*, par FLÉCHIER est particulièrement intéressante à relire comme expression classique de cette figure de la première « Majesté très chrétienne ».

séparation de l'Etat romain en Empire d'Occident et en Empire d'Orient. Mais cette délimitation des pouvoirs en deux masses administratives n'a pas touché à l'unité impériale. Comme le Christ dont les conciles définissent précisément l'essence, l'Empire est une seule personne en deux natures. C'est ce qu'expriment les monnaies théodosiennes qui glorifient les deux empereurs frères assis sur le même trône et unis par la même Victoire d'or, mettant sur les deux têtes jumelles deux couronnes égales. Le génie occidental et le génie oriental collaborent à l'extension universelle d'une même patrie, la « *Romania* ». Car les cités se contentaient, pour définir l'Empire, de mots abstraits comme « *Respublica* »; au contraire, les *Pagi* et les paysans veulent un mot plus concrét, plus réel, plus chargé de solidités terrestres: l'Empire n'est plus qu'un immense *pagus*, une terre lourde de richesses spirituelles et temporelles, données par Dieu et par César devenu lieutenant de Dieu. Et pour traduire cet esprit nouveau, le V<sup>me</sup> siècle a trouvé le mot de *Romania*.

Mais dans cette *Romania* qu'ont voulu faire vivre Théodore et ses fils, d'énormes transformations sont nécessaires. En effet, l'Empire avait vécu jusqu'au IV<sup>me</sup> siècle dans une fausse sécurité de paix universelle. Les cités, avec leur culture surtout littéraire et rhétoricienne, étaient trop portées aux amplifications verbales qui égalaient l'Empire de Rome à l'Empire du Monde: *imperium Urbis*, *imperium Orbis*. On oubliait complètement les réalités de la science géographique. On ne s'intéressait pas aux problèmes ethnographiques des frontières. On considérait que, tout étant romain sur terre, la paix impériale était éternelle. Cette ignorance géographique est une des causes graves de la faiblesse de l'Empire: « Ce ne sont pas tant les coups des Barbares qui l'ont abattu que sa propre résignation à ignorer l'inconnu de terres et de peuples du centre et du nord de l'Europe<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> A. GRENIER, *La Découverte du Rhin*, conclusion (Mélange d'Archéologie et d'Histoire de l'Ecole française de Rome, 1920).

La première génération du V<sup>me</sup> siècle a courageusement essayé de réagir contre cette ignorance, source d'inertie. Il n'était que trop évident que l'Empire, malgré ses cent vingt cinq provinces, n'atteignait pas les limites du monde habité. Une phrase de saint Augustin trahit quelque chose de l'effroi de ses contemporains en réalisant la petitesse de l'Europe en face de l'Afrique et de l'Asie: « Les trois parties du monde ne sont pas égales. L'Europe et l'Afrique n'occupent à elles deux qu'une moitié de la terre, l'une au nord-ouest, l'autre au sud-ouest. L'Asie toute seule remplit l'autre moitié <sup>1</sup>. »

C'est l'Empire d'Orient qui sent le premier la pression de cette Asie énorme et débordante. Concentré autour de Constantinople, sa nouvelle capitale, il vit les années 400-430 dans une activité politique intense, cherchant à prendre partout l'initiative des événements. Sur son front nord, au-delà du Danube, la plaine russe, en pleine anarchie, commence à se laisser absorber par l'invasion asiatique des Huns. L'Empire d'Orient essaie hardiment de romaniser les Huns, prend leur chef à son service, donne à ses jeunes princes, dont Attila, l'instruction et le brevet d'officier romain. Sur son front nord-est, il tâche de créer une solide fédération d'Etats chrétiens: le royaume de Tauride, en Crimée; l'Ibérie, au Caucase; l'Arménie, dont la conversion, commencée dès le temps de Constantin, renforce l'esprit national en face des Perses païens. Sur le front est, le souverain des Perses, le Roi des Rois, est soumis à une pression continue des forces romaines massées le long de l'Euphrate. C'est la guerre des fidèles de la Croix contre les adorateurs du Feu. Elle a déjà tous les caractères d'une croisade. Elle inaugure en outre la politique moderne des protectorats religieux: l'Empire veut être le patron officiel des chrétiens perses et de leur patriarche de Séleucie.

La Syrie et l'Egypte sont à ce moment les deux centres

---

<sup>1</sup> De civ. Dei, XVI, 17.

vitaux du monde civilisé. Jérusalem est autant que Rome la ville sainte de l'Empire. On s'y achemine en pèlerinage de tous les points du monde. A Bethléem, saint Jérôme publie sa bible latine, la « Vulgate », œuvre admirablement adaptée aux classes sociales du nouvel Empire, formé non plus de citadins cicéroniens, mais de paysans chrétiens : la Bible latine devient livre d'Empire, instrument sans égal de civilisation. Beyrouth est le centre des études juridiques, où s'élabore lentement une autre grande œuvre de civilisation, le droit romain dans sa fusion d'éléments latins, helléniques et chrétiens. Autour d'Edesse, illustré par saint Ephrem (que Rome a proclamé en 1925 Père de l'Eglise), le syriaque devient, comme l'arménien, une des langues littéraires et religieuses de l'Empire. Enfin Alexandrie, centre de synthèse unique au monde, jonction des trois éléments de l'Etat Romain, Asie, Afrique Europe, est la pierre angulaire de l'unité impériale.

C'est par l'Egypte que l'Empire d'Orient est, comme l'Empire d'Occident, océanique. Son océan, c'est l'Océan Indien. Il ne faut jamais oublier que l'Empire romain a possédé son empire des Indes, source lointaine d'influence, de prestige et de richesse. Dès l'aube de l'Empire, au temps d'Auguste, Virgile avait glorifié l'alliance de Rome et des Indes. Cinq siècles après, Claudien souhaite à l'Empire les quatre trésors de l'Extrême-Orient : les perles, l'ivoire, les parfums et la soie<sup>1</sup>. Ici encore aucune exagération poétique. La marine romaine fait la police de l'Océan Indien ; elle rend normaux et réguliers les rapports des négociants de l'Empire avec les escales et les marchés des Indes. Avec eux le christianisme y prend pied. Dès le V<sup>me</sup> siècle, il y a des évêchés le long de l'Océan Indien. C'est l'origine des chrétiens de saint Thomas que retrouveront les Portugais du XVI<sup>me</sup> siècle. Les idées politiques pénètrent aussi. Il y a une lointaine imitation des principes romains dans les efforts réalisés au IV<sup>me</sup> siècle par le royaume des Guptas

---

<sup>1</sup> Claudien, III. Cons. Hon. « Conchas, ebur, ramos, vellera ».

pour faire de Patna, sur le Gange, une capitale de l'Empire des Indes. Et du côté romain on chantait les Indes antiques et merveilleuses : la grande épopée du V<sup>me</sup> siècle, nouvelle Iliade et nouvelle Odyssée, ce sont les *Dionysiaques* de Nou-nos, apothéose de la conquête des Indes par Bacchus.

L'empire d'Orient a multiplié ses soins pour la défense de ce front hindou. Il a tenté la christianisation de l'Arabie. Il n'y a pas réussi, mais au V<sup>me</sup> siècle, le duc d'Arabie, qui couvre la Syrie par le sud, arrête les Sarracènes qui deviendront les terribles Sarrasins. Par contre, la politique de Constantinople aboutit brillamment en Ethiopie, qui se convertit au christianisme et collabore fidèlement à la surveillance de la mer Rouge. L'Empire d'Abyssinie est même à l'heure actuelle le seul Etat au monde qui soit le reflet direct de l'Empire romain d'Orient vu du V<sup>me</sup> au VII<sup>me</sup> siècle. L'Ethiopie aussi avait sa vogue chez les Romains. Toute la jeunesse du V<sup>me</sup> siècle s'est complu, comme plus tard le jeune Racine, à suivre les aventures et les passions de la fille du roi d'Ethiopie dans le roman grec *Théagène et Chariclée*.

Ainsi, par la constitution de lontains Etats alliés, depuis les royaumes des Huns sur la Volga jusqu'au royaume d'Ethiopie sur le Haut-Nil, depuis les princes d'Arménie jusqu'aux princes de l'Inde, l'Empire d'Orient cherche à se donner de l'air et du champ en face des périls prochains. Il permet ainsi à l'Empire d'Occident d'élargir lui aussi ses bases d'action afin de remplir son rôle de réserve suprême de l'Orient en présence de l'immense Asie.

Appuyé à l'Atlantique, l'Empire d'Occident se rattache à l'Empire d'Orient par une longue ligne presque droite bien choisie pour unir les deux empires dans des intérêts communs. En Afrique, cette ligne est en effet l'antique route des caravanes allant du fond du Soudan aux ports de Tripolitaine. Elle traverse la Méditerranée des confins de la Cyrénaïque à la côte d'Epire, faisant ainsi de la Tripolitaine et de l'Albanie actuelle les deux glacis de l'Occident méditerranéen. Puis elle s'enfonce vers le

nord, descendant le Drin et remontant le Danube jusqu'au coude du fleuve entre Bregetio (Gran), l'ancien quartier général de Marc-Aurèle, et Aquincum, aujourd'hui Budapest. Au IV<sup>me</sup> siècle, la défense de l'Occident le long de cette route est assurée par deux marches militaires, commandées par des ducs: la Valérie et la Savie. C'est sur ces deux bases romaines que se sont constitués l'Etat hongrois et l'Etat slavon, berceau de la Yougo-Slavie. Enfin c'est à Aquincum (Budapest) que la voie impériale du Danube reçoit la grande route commerciale, d'origine préhistorique, qui vient presque en ligne droite de Danzig, par la Vistule, la Warta, la grande ville de Kalisia (Kalisz) et les centres silésiens du Haut Oder. Par cette route ouverte au cœur de l'Europe, l'Empire drainait les richesses de la Baltique, l'ambre, les fourrures, les bois du Nord, même les produits de la civilisation suédoise, en train de se former autour d'Upsal.

Les vicissitudes de cette route romano-nordique, également importante pour les deux empires, expliquent en grande partie la politique de l'Occident du V<sup>me</sup> siècle. Pendant les trois premiers quarts du IV<sup>me</sup> siècle, la police de cette route est assurée par l'Empire des Goths, romanisé, même christianisé, qui étend de la Baltique à la mer Noire une immense *Gothia*. Mais au moment où l'amitié gotho-romaine va porter ses fruits<sup>1</sup> les Huns écrasent les Goths dans les steppes russes. Catastrophe énorme dont le bruit remplit tout le dernier quart de IV<sup>me</sup> siècle. On a vu comment l'Empire d'Orient a tenté de réparer ce désastre en négociant directement avec les Huns, successeurs des Goths. Pour l'Empire d'Occident, le question se posait autrement, et elle était une des plus graves que l'Europe ait connues. Jamais les hommes d'Etat de l'Empire ne purent regretter davantage l'abandon de la frontière de l'Elbe opéré sous les Césars, sans autre raison, semble-t-il,

---

<sup>1</sup> D'une manière restée très mystérieuse, une des provinces les mieux romanisées de l'empire, la Dacie (Roumanie actuelle) fut la condition et la médiation de cette alliance gotho-romaine.

qu'une méconnaissance des réalités européennes. C'est la génération théodosienne qui a dû payer cette faute-là.

Les Huns atteignant les Carpates et la Baltique, la Germanie tout entière, autour de son axe qu'est l'Elbe, entre aussitôt en effervescence. Rien de plus troublé que la Germanie d'alors. Troubles religieux : conflits entre l'odinisme, religion nouvelle, et les cultes locaux mêlés d'éléments romains. Troubles politiques : conflits entre des formes d'Etat contradictoires, les Etats forestiers, ceux de la Forêt germanique, Thuringe et Harz (*Hercynia Silva*), attachés à leurs particularismes de clans ; — les Etats de la plaine, plus ouverts, comme cette plaine, aux influences étrangères de l'Est ou de l'Ouest, nations d'éleveurs, peu fixés au sol, prêts en cas de péril à d'immenses émigrations déplaçant l'Etat d'un bout à l'autre de l'Allemagne, à la manière des Boers de l'Afrique australe dont l'Etat a changé trois fois de place en un siècle ; — les Etats de la mer (Francs, Frisons, Angles, Danois), maîtres de l'estuaire des fleuves, d'esprit indépendant, désintéressés des questions intérieures de la Plaine ou de la Forêt. Le mot même d'Etat (*Staat, de status*) est d'importation romaine. Le terme germanique de fortune ou de puissance, *fihu*, évoque, comme l'ancien *pecunia* latin, l'idée de bétail (*Vieh*). La notion de l'Etat est subordonnée à tout un ensemble de réalités instables, pacages, herbages, fourrages, qui constituent le bien essentiel, exprimé d'ailleurs d'un mot par le doublet latin de *fihu, feudus*, le *fief*. Aussi la nature des Etats germaniques est-elle le contraire même de la stabilité, et pour employer le mot féodal qui fait si bien image, elle est la *mouvance* même.

Or, ces royaumes mouvants de Germanie, qu'allaitent-ils devenir dans le bouleversement européen qu'apportaient les Huns ? De qui seraient-ils « fiefs mouvants », des Romains ou des Asiatiques ? Les gens de l'époque, politiques ou lettrés, ont vécu ce problème dans toute son ampleur. Deux solutions ont été envisagées. L'une a eu pour défenseur le rival de Théodore à l'Empire, Eugène, un lettré,

professeur aux écoles de Vienne en Gaule, habitué sans doute à voir les choses à travers les traditions classiques. Il voulait ranimer dans l'Empire une sorte d'impérialisme purement greco-latin, excluant toute ingérence étrangère et toute imprégnation chrétienne. Les partisans de l'Empire des Cités s'en prenaient à toutes les idées nouvelles de la décadence de leur régime: le Christianisme était pris à partie avec une violence particulière, alors qu'en fait si la cité avait conservé une ombre d'ascendant, elle le devait non à ses magistrats civils — les curiales — qui l'avaient désertée, mais bien à son chef ecclésiastique, l'évêque, dont l'anneau était précisément le signe de son union mystique et indissoluble avec l'antique chef-lieu de la république disparue.

Si les desseins d'Eugène regardaient surtout vers le passé, ceux de Théodore s'inspiraient hardiment du présent. Les cités avaient disparu, mais les *pagi* se prêtaient à de vastes possibilités d'avenir. L'Occident romain, où la terre et le cheptel sont désormais le signe de la noblesse et la mesure de la richesse, marchait rapidement de lui-même vers la forme féodale et comblait ainsi le vieux fossé qui l'avait séparé si longtemps de la Germanie. Le *pagus*, cellule des peuples romanisés, et le *gau*, cellule des peuples germaniques, tendaient à se rejoindre comme formes complémentaires de la civilisation européenne, dressée contre leur ennemi commun, la *horde asiatique*.

C'est sur ces observations que Théodore et la génération de ses fils ont essayé d'établir une politique à très vaste portée: réaliser pour toujours la sécurité des artères vitales de l'Empire, le Rhin et le Danube, par une chaîne d'Etats romano-germaniques, fédérés de l'Empire; — garder en réserve suprême de l'Occident les Iles Britanniques et leur flotte comme parties intégrantes du monde romain; — entre le Rhin et l'Elbe faire le vide devant les Huns, arracher à leur empire le plus de Germains possible et transporter les Etats germaniques en plein Occident, le long de cet océan cher à Théodore, au contact d'effluves

atlantiques assez forts pour faire en une génération, de ces émigrés de l'Elbe et de l'Oder, les plus fermes soutiens des temps théodosiens.

Ce plan l'a emporté sur celui d'Eugène, battu et tué en 394. Le dessein du vaincu ne manquait pas de grandeur<sup>1</sup>. Celui du vainqueur mérite aussi quelque respect. Avec les efforts contemporains, déjà exposés, de l'Empire d'Orient, nous avons ici la dernière entreprise de politique universelle du génie impérial romain. Pour la tenter, celui-ci inspira des personnalités fortes, intéressantes, nettement représentatives de l'Occident nouveau : la politique étrangère de l'Empire est d'abord dirigée par un Vandale, un homme du haut Oder, Flavius Stilicon, marié à la nièce de Théodore et beau-père d'Honorius, puis, de 407 à 411, par un Romano-Britannique, Constantin, associé à l'Empire par Honorius, enfin de 411 à 425 par le commandant en chef des forces de l'Occident, Constance, homme tout-puissant, puisqu'il fut à la fois le beau-frère d'Honorius, qui l'associa à l'Empire, et le père de Valentinien III (424-455), le dernier empereur théodosien d'Occident. C'est sous les ordres de Constantin que se forma Aétius qui, entre 430 et 460, sauvera ce qu'il pourra sauver de l'œuvre romaine en Occident.

Stilicon est le dernier organisateur romain de la frontière du Rhin. Il avait commencé par fixer le statut de son propre peuple, les Vandales, en marche danubienne, depuis le Marchfeld (Pays des Marcomans) jusque vers les sources du Main (Pays des Suèves). Avec les Ruges et les Scyres, c'était toute la Germanie du Nord qui se massait en troupes de couverture de la Romania. A l'ouest des Vandales et des Suèves, il avait consolidé l'établissement des Alamans, constitués en autre marche d'Empire dans l'*Allmend* — c'est une étymologie possible du mot Alaman —

<sup>1</sup> M. C. JULLIAN, dans son *Histoire de la Gaule* (Tome VII, 1926, consacré aux « Empereurs de Trèves »), a fait ressortir d'une manière toute nouvelle, dans le duel de Théodore et d'Eugène, la grandeur des idées et des principes en conflit.

autrement dit dans le domaine de prairies et de champs compris entre le Main et le Rhin. Enfin tout le Rhin Inférieur, avec ses dépendances, la Meuse, l'Escaut et l'Yssel, fut confié à l'Etat des Francs : c'étaient des Germains maritimes, établis sur un territoire, les Pays-Bas, romanisé depuis cinq siècles, et même quelque peu hellénisé. On y voyait des vestiges du passage d'Ulysse. La légende des origines troyennes des Francs peut donc remonter très haut, d'autant qu'elle ne pouvait que favoriser les bons rapports entre eux et les Romains, ces autres descendants d'Enée. Ces bons rapports s'ébauchent dès la fin du III<sup>me</sup> siècle. C'est donc une alliance déjà séculaire que Stilicon renouvela en personne, au cours d'un voyage sur le Rhin en 395, où il reçut les délégués des Alamans et des Francs.

Le poète Clément a célébré ce voyage et ces traités dans des termes qui semblent bien être les échos de la pensée même de Stilicon. Il voit une ère de paix cisrhénane et transrhénane où le Franc Salien cultivera des champs, et « mènera les troupeaux des Gaules jusqu'aux pâturages de l'Elbe ». La politique romaine offre aux ambitions franques la rive droite du Rhin : elle pressent la fondation de l'Empire Franc avec ses domaines germaniques, la Francia Orientalis et la Franconie. En revanche, elle les limite au sud. Pour empêcher les heurts entre Francs et Alamans, conflits dommageables à tout l'Occident, l'Empire les sépare, dans les premières années du V<sup>me</sup> siècle, par un nouvel Etat rhénan, celui des Burgondes, entre Worms et Coblenze. Les Niebelungen évoquent ces temps du V<sup>me</sup> siècle où les Francs et les Burgondes, soldats de l'Occident, veillaient côté à côté sur l'or du Rhin.

Mais l'Occident avait un autre front, étroitement lié à celui du Rhin, c'est le groupe de ses provinces britanniques. Ces pays étaient chers à l'empire chrétien. Le premier empereur chrétien, Constantin, a passé toute sa jeunesse à York et a porté le surnom de *Britannique*. En 369 le comte Théodore, père de l'empereur, est chargé du commandement supérieur de l'île et s'installe à Londres, en

même temps que son chef, l'empereur Valentinien, suivant l'exemple de son prédécesseur Julien, met sa résidence à Paris, dans le palais de la Cité, la future demeure de Clovis et des rois de France. C'est un signe des temps que Londres et Paris deviennent simultanément les deux grands centres de l'Occident.

Le dernier quart du IV<sup>me</sup> siècle a fait beaucoup pour la pacification des îles Britanniques. Claudien célèbre de grandes batailles livrées, «dans les eaux des Orcades», aux deux envahisseurs de l'époque, les Scots, venus d'Islande et les Saxons, venus de Germanie. En outre, comme les Scots d'Islande, groupés en une puissante fédération de royaumes, commencent à coloniser la Calédonie, à laquelle ils donnent son nom moderne, *Scotia*, l'Ecosse, l'Empire organise une politique d'alliance et d'influence auprès des Etats irlandais. Le début du V<sup>me</sup> siècle est l'origine des missions chrétiennes en Irlande, illustrées par le nom et l'apostolat de saint Patrice. Ainsi, à l'extrême-ouest de l'Empire, le monde celtique des Scots devient lui aussi une marche de la Romania et se prépare à être un foyer de civilisation latine et chrétienne mêlé de très près aux choses d'Europe. Enfin l'Empire fait de la Manche et de la mer du Nord, face à la piraterie saxonne, les bases de sa grande flotte septentrionale, la «Home fleet» romaine, qui est comme le prolongement naval du front rhénan et qui collabore avec lui à la défense de l'Occident.

L'Occident apparaît donc solidement appuyé sur la maîtrise de la mer et sur cette triple armature rhénane de la *France*, de la *Bourgogne* et de l'*Allemagne* dont ainsi la première manifestation de vie et la première raison d'être sont la cohésion pour l'existence même de l'Occident. Derrière cette défense, on sent les masses britanno-romaines et gallo-romaines s'éveiller paisiblement à la dignité de nations dans le sein de la Romania. A la veille des terribles épreuves qui les frapperont au V<sup>me</sup> siècle, Claudien évoque aux côtés de Rome, comme la fille auprès de la mère, une *Britannia* au manteau couleur de mer, paré des dépouilles

d'un monstre marin, symbole de la piraterie vaincue. De leur côté, dans les villes romaines de Galles, à Deva (Chester) ou à Segusium (Caerléon), en ces palais de briques où les chevaliers du roi Artus remplaceront, pour suivre leur exemple, les comtes palatins de l'Empire théodosien, s'élabore la légende troyenne de l'origine des Bretons, frères des Romains : c'est l'Enéide britannique de Brut, premier chef des Bretons et petit-fils d'Enée. En Gaule, l'épanouissement de romanité est encore plus sensible. Arles devient une nouvelle Rome, capitale de tout l'Occident, résidence chère à la cour et à son entourage de prélats et de lettrés. Terrain de contact et de liaison entre les grandes forces vitales de l'Occident, le commandement de la mer du Nord, dont Boulogne est un des centres, les Etats Francs dont les villas royales s'étendent entre Tongres et Nimègue, les services du gouvernement impérial établis à Arles, la Gaule développe progressivement des formes d'existence politique plus souples, plus larges, plus modernes, mieux adaptées à sa nouvelle organisation paysanne. Privée de la collaboration des Cités et de leurs *self-gouvernements*, l'administration centrale éprouve d'immenses difficultés à se faire comprendre et obéir des *pagi* avec leur physionomie disparate, mi-féodale, mi-centralisée. De là une initiative destinée à renforcer le travail commun entre l'armature gouvernementale et la vie régionale. En 417, est créée à Arles une assemblée des députés de dix-sept provinces de la Gaule. Ainsi, dans l'intérieur même de l'Empire romain et sous son impulsion, la Gaule prenait une figure toute moderne d'Etat très unifié à forme parlementaire.

Cette stabilité croissante de l'Occident explique l'audace de la génération théodosienne quand elle entreprend de disposer de tous les peuples germaniques pour les transférer vers l'ouest. Bloquée par mer, endiguée sur toute la ligne du Rhin depuis la mer du Nord et les Francs romanisés jusqu'aux Alpes de Coire, pays des Rhètes, eux aussi bien romanisés et souche des Romanches, la Germanie, estimait-on, pouvait sans danger livrer toutes ses forces vives pour

les incorporer à celles de l'Occident en vue de la mobilisation générale de l'Empire contre les Asiatiques. De plus, les invasions du III<sup>me</sup> siècle avaient effroyablement dépeuplé et ravagé l'Occident. Au début du V<sup>me</sup> siècle, il restait encore en Gaule et en Espagne de vastes régions dévastées, des pays entiers rendus à la tourbe, à la lande ou à la forêt. La reconstruction de ces provinces et la formation de grands domaines réclamaient toujours plus de main-d'œuvre. Enfin, parmi les Germains, beaucoup, comme les Visigoths, avaient la haine des Huns qui les avaient humiliés et proscrits: les Huns n'ont pas eu de plus implacable historien que Jornandès, un moine goth.

Raisons politiques: aboutissement d'une longue pensée romaine par l'union étroite des masses germaniques avec les masses britanniques et gauloises; — raisons militaires: multiplication des obstacles à l'avance des Huns; — raisons économiques: restauration de l'Occident, tels sont les motifs qui ont amené l'Empire à provoquer ces vastes déplacements de peuples appelés très arbitrairement *Grandes Invasions*. En fait, il n'y a eu au V<sup>me</sup> siècle qu'une *invasion*, celle des Huns. Les autres émigrations, encadrées par des commissaires d'Empire, commandées par des rois dignitaires d'Empire, exécutées suivant des conventions et des dispositions légales d'Empire, ne sont autres que des transferts de populations reçues ou réfugiées suivant le *Jus Hospitii*. Par une singulière unité de vue politique, Rome, qui avait commencé son règne par un droit d'asile ouvert aux émigrés de toute l'Italie, a tenté au V<sup>me</sup> siècle de rendre son empire universel en étendant ce droit d'asile à toute une partie de l'Europe.

Politique téméraire peut-être, mais elle était dans la logique des choses. Ammien Marcellin dit nettement qu'on voulait faire le vide en Germanie, *ne quis relinquere-lur romanam rem eversurus*, afin de n'y laisser personne qu'on pût tourner contre Rome. Ce plan était impossible à exécuter jusqu'au bout. Il n'en reste pas moins qu'en l'an 425 trois des grands peuples de la Germanie, les Wisi-

goths, les Suèves et les Vandales, étaient installés en Espagne, dans les pays les plus occidentaux de l'Empire, rangés en arc de cercle le long de l'océan ; les Wisigoths, adossés au golfe de Gascogne, continuent, comme sur le Danube, à faire la police, pour le compte de Rome, chez leurs voisins les Suèves cantonnés plus à l'ouest encore, en Galice. Les Vandales sont fixés en extrême arrière-garde de l'Occident, autour de Cadix et de Séville (Vandalousie, Andalousie). Tous sont maintenus loin de la Méditerranée, en pleine influence océanique. C'est tout un monde nouveau, à la fois impérial et royal, qui se greffe sur le sol de la vieille Espagne romaine, berceau de la dynastie théodosienne.

Certes, les voies suivies par ces nations en marche n'ont pas toujours été celles des bureaux impériaux préposés à leurs étapes et cantonnements. Les Germains fuyaient sous un vent de panique vers les terres promises offertes par Rome tutélaire. Mais, jusqu'en 425, l'Empire reprit toujours à temps une initiative des opérations qui l'empêcha d'être débordé. En 405 Radegaise franchit les cols des Alpes sans autorisation : il est pris et tué. En 406 une partie des Suèves et des Vandales passe par la route interdite du Rhin : le commandant des troupes britanniques, Constantin, vient au secours des Francs écrasés et refoule les envahisseurs dans leur secteur d'Espagne. En 410 Alaric, roi des Wisigoths, croit faire un coup d'éclat en s'emparant de Rome : il est cerné en Calabre où il meurt à la veille de capituler. En 411 son successeur Ataulf refuse d'occuper les terres d'Espagne qui lui sont assignées : la flotte romaine de l'Atlantique fait le blocus des côtes de Gascogne et de Biscaye. Ataulf n'insiste pas.

En définitive, quand mourut, en 423, le grand homme d'Etat de cette génération, le successeur de Stilicon et de Constantin comme premier ministre de l'Occident, Constance, devenu beau-frère de l'empereur et associé à l'Empire, cet empire inaugurerait le cinquième siècle de son existence avec un ensemble intact de forces vives. Il avait tiré de la terre substituée à la Cité, de toutes les terres

possibles des *pagi* provinciaux, des *gaus* germaniques, des clans celtiques, des satrapies arméniennes, même des steppes hunniques, une noblesse nouvelle de patrices, de ducs, de comtes, de gouverneurs, de généraux, de résidents et de délégués auprès d'Etats fédérés, amis et alliés. En élargissant la conception de la province, il avait introduit dans certaines d'entre elles des royaumes subordonnés à l'Empereur, et il s'était incorporé, comme dit saint Augustin, des *reges in imperio*, des « Rois d'Empire », sur le modèle des ducs d'Empire dont le pouvoir était si grand aux frontières. L'Empire avait donc une triple constitution d'Etat féodalisé, à cause de son régime terrien, d'Etat fédéralisé, à cause de ses rois unis par traités, et en même temps d'Etat centralisé, à cause de sa hiérarchie de fonctionnaires émanant tous de l'Empereur.

Assurément la mise en harmonie de ces trois forces d'Etat est loin d'être réalisée en 425. Bien des problèmes sont encore sans solution. Mais l'Empire ne manque ni de moyens, ni d'intelligences. Les moyens: l'Occident a les hommes, l'Orient a l'argent; l'Asie et l'Egypte permettent à l'Empire de garder la monnaie or, le *solidus aureus*, base et symbole de la fortune impériale. Les intelligences: il suffit de mesurer le prestige des deux maîtres de la pensée d'Occident entre 400 et 425; au nord, Pélage, le prêtre britannique, un précurseur d'Emerson, glorificateur, fût-ce aux dépens de la grâce de Dieu, de la volonté et de la liberté de l'homme; au sud, Augustin, l'évêque africain, son antagoniste, qui condense de 410 à 425 dans la *Cité de Dieu* une somme prodigieuse d'idées en éveil, en étude et en mouvement. Si l'œuvre pélagienne est un hymne à la volonté, l'œuvre augustinienne est un hymne à l'intelligence, et spécialement à l'intelligence romaine, celle qui après l'échec des grands empereurs d'Orient a mérité, par son esprit de suite et de synthèse, l'honneur de fonder la paix universelle.

Vraiment tout l'Empire, au temps de cette génération théodosienne, respire l'imagination créatrice, l'optimisme

constructeur, le sens classique des grandes possibilités. On le voit chercher sa voie loin d'une dissociation complète de l'Etat, comme le sera plus tard l'Empire romain-germanique, et en même temps loin d'une restauration de la Cité antique ou l'Etat-Dieu, comme le souhaitaient certains milieux d'opposition, ceux qui, en 410, essayèrent d'ameuter l'opinion en présentant la prise de Rome par Alaric comme la fin de toute la civilisation romaine, liée au culte de la cité détruit par les Chrétiens. En fait les événements de 410 n'ont rien terminé du tout. Qu'importait la prise de Rome ? Appuyé sur les deux centres de Constantinople et d'Arles, étendu de l'Irlande aux Indes en une sorte de pressentiment de l'Empire britannique, basé sur une unité gauloise initiatrice de l'unité française, l'Empire écrasait les menées d'Alaric de toute sa masse, et de toutes les puissantes virtualités d'avenir qu'il contenait en lui. « La paix romaine, disaient les penseurs chrétiens, est le signe du sixième âge du monde, celui qui conduit lui-même à la plénitude du septième jour, le jour de la paix éternelle. »

L'idéal impérial de 425 renferme en germe tout l'idéal contemporain de 1925. Comment donc l'un n'est-il pas sorti directement de l'autre, par solution logique et possible ? Telle est la question tragique qui se pose. Il faut voir maintenant par quelles catastrophes d'ampleur démesurée le développement normal de tout un monde en germe a été surpris, désorienté et retardé. *(A suivre.)*

---